

Jean-Michel Longneaux

On m'a demandé d'assister à l'ensemble de la journée et de proposer une relecture en prenant distance. Je ne vais pas vous répéter ce qui a été dit, évidemment, ça n'a aucun intérêt mais donc je vais essayer de retrouver un fil dans l'ensemble des interventions en me concentrant sur le thème de la journée qui est, si j'ai bien compris du moins, le thème de la contenance.

Suite à ce que j'ai entendu, je vais vous proposer 3 points :

1°) Ecarter une fausse compréhension de la contenance. Dans ce qu'on a pu entendre, on a frôlé ça en parlant de la contenance et puis manifestement, la majorité des exposés a exclu cette définition de la contenance donc je vais en dire un mot.

2°) Dans ce que j'ai entendu avec mes oreilles de philosophe, qui n'ai pas votre métier évidemment comme grille de lecture, je suis beaucoup plus pauvre et un peu démuni... Dans ce que j'ai entendu, il y a 2 sens positifs de la contenance qui se démultiplient en 4 sens possibles et je vais essayer ici d'aborder les choses de façon concrète càd comment vous en tant que professionnels avec des enfants ou des bébés, vous pouvez ou vous devez vous positionner pour contenir ce qu'il y a à contenir. Dans ce qu'on a entendu, il y a des postures concrètes qu'on peut relever.

3°) Dire un mot sur les conditions possibles pour pouvoir faire ce travail de contenance. Et je n'aborderai pas le problème des moyens, véritable problème. Il y a des conditions en tant que professionnel qui doivent être remplies pour pouvoir assurer cette fonction de contenance par rapport à des enfants.

1°) Notion qui a été écartée et qu'il me semble important de souligner parce qu'elle n'a pas été dite explicitement mais on l'a évitée finalement et pourtant, c'est une définition possible qu'on aurait pu donner et qui rejoindrait d'ailleurs l'idéologie sociale dans laquelle nous sommes ici en Belgique, comme dans d'autres pays d'ailleurs, comme en Occident en général, c'est d'imaginer que la contenance, contenir un enfant, c'est contenir des débordements. Quand les émotions sont excessives, quand il y a de la violence, quand il y a un comportement d'un enfant qui panique, qui angoisse, qui désespère trop, il faudrait le contenir pour empêcher que ses émotions n'exploient trop, il faudrait en quelque façon, et vous allez voir que c'est intenable, il faudrait étouffer ces comportements-là et il y aurait des techniques qui permettraient d'étouffer l'expression, de contenir donc l'expression de ces comportements, ces trop plein d'émotions. On aurait pu l'entendre comme ça tout simplement parce que ça rejoint l'idéologie sociale dans laquelle nous sommes : il est vrai que la conception que nous avons de l'être humain, de ce que doit être un homme civilisé ; et l'éducation est là dès le premier souffle pour essayer d'y tendre, c'est d'être un de raisonnable, un qui peut se contrôler. Un individu civilisé, c'est un qui se contrôle, qui ne commence pas à s'étendre, à s'épancher au niveau des émotions. Par exemple, lorsqu'on enterre un proche, dans le contexte du deuil, il faut

pouvoir se tenir. Quelqu'un qui commencerait à hurler ou qui se jetterait sur le cercueil au moment où on le descend en terre, écoutez, ça ne va pas quoi ! On comprend que le type soit malheureux mais un peu de tenue svp et on voit alors toute l'assemblée perdue. Doit-on le reprendre, doit-on le maîtriser, doit-on le laisser. Lors d'un deuil, il faut pleurer, sinon ça fait « Veuve joyeuse », mais pleurer dignement. Cette notion de dignité qu'on utilise à toutes les sauces aujourd'hui. Il faut donc être digne et avoir le deuil sobre.

Un autre exemple : des gens qui hurlent en rigolant, de façon un peu ridicule, on veut bien qu'on rigole mais quand-même. La aussi il va y avoir une espèce de retenue qui va être imposée : on doit rigoler selon les codes convenus mais pas commencer à déborder.

Il y a une espèce de contrainte qui pèse sur nos épaules : un être civilisé est un qui se contient qui peut se maîtriser. L'éducation, depuis le plus jeune âge, ne serait rien d'autre que d'apprendre à des enfants qui pourraient partir dans tous les sens de se contenir, de ne pas exploser en permanence.

C'est une manière de voir les choses qui est catastrophique. On sait bien et ça a été dit plus d'une fois au cours de la journée que plus on amène les individus à garder leurs émotions, qu'elles soient positives ou négatives, plus on en fait des bombes à retardement. La contenance dont on parle ici ne peut pas s'entendre comme une technique ou comme un ensemble de techniques pédagogiques ou autre, qui permettrait à un enfant de contenir ses émotions. S'il doit y avoir contenance, c'est au contraire dans un but totalement différent qui est d'aider, avec un cadre sans doute avec des mots peut-être, d'aider au contraire d'une façon ou d'une autre un enfant à exprimer ses émotions, qu'elles sortent et qu'elles sortent le plus possible évidemment. Même si ça doit être dérangeant. Le tout est de savoir quel est le cadre qu'on doit se donner et qu'on doit parfois imposer à un enfant de telle sorte donc qu'il n'étouffe pas ses émotions mais que ça puisse sortir comme ça doit sortir.

On a évoqué tout à l'heure ce dilemme en parlant de la médicalisation. Le réflexe qu'on pourrait avoir, c'est on médicalise comme ça il n'y a plus de problème et tout le monde est content. C'est un drame parce qu'en attendant, on ne règle pas le problème. On a parlé dans le premier exposé de la peur : si vous êtes chez vous et qu'il y a des cambrioleurs, en tout cas, il y a du bruit et il y a des rumeurs dans le quartier sur des cambrioleurs qui rôdent. Si vous restez dans votre lit et que vous ne bougez pas ou éventuellement vous prenez vite un cachet pour vous endormir le problème c'est que vous ne réglez pas votre problème de la peur. On ne peut sortir de la peur qu'en ne descendant voir s'il y a quelque chose et en se confrontant à la peur. Tant qu'on ne le fait pas, on vit « s'il ne vient pas aujourd'hui, peut-être il viendra demain » et on commence à paniquer, cette peur commence à tout envahir. La question est comment peut-on aller jusqu'au bout de nos émotions, se confronter par exemple à la peur pour pouvoir s'en libérer plutôt qu'au contraire les étouffer. La contenance ce n'est pas empêcher les émotions aussi dérangeante soient-elles de

s'exprimer à mon sens, c'est exactement le contraire et je crois que c'est de cela qu'on a parlé aujourd'hui.

Cela étant dit, si la contenance ce n'est pas ça, qu'est-ce que positivement la contenance dont on a parlé aujourd'hui ?

J'ai repéré 2 sens à distinguer :

La contenance comme protection, ça vaut pour les tout-petits mais ça vaut aussi pour les plus grands et les adultes dans des périodes de crise notamment.

Si on prend les bébés par exemple, on a parlé de la mise au monde de l'enfant. Les philosophes posent le problème de la façon suivante : ils disent, donner la vie, c'est quelque chose d'extraordinaire mais mettre au monde, c'est une horreur !

Parce que mettre au monde son enfant, c'est le projeter dans le monde, littéralement, voilà qu'il sort du corps d'une femme et qu'il devient objet dans le monde parmi tous les objets et si on s'arrête à cela, mettre au monde un enfant, on le tuerait. Il serait un objet parmi les autres objets, perdu et très rapidement détruit. Ce qui sauve un enfant, ce n'est pas le fait qu'on l'expulse, c'est le fait qu'on le reprend, on l'arrache au monde. Et ce processus naturel, instinctif dans la majorité des cas, c'est ce qui va permettre, par analogie, à un individu de se construire comme sujet. Le drame, c'est quand on est perdu dans le monde, on est plus qu'un objet parmi les autres objets. Ce qui fait qu'on est un sujet à part entière, c'est le fait qu'on puisse s'arracher du monde et c'est ce que fait une mère quand elle reprend son enfant, c'est de mettre le monde en face. Et quand le monde est en face de moi, quand je ne suis plus perdu dans le monde mais que le monde n'est plus que ce qui m'entoure, qu'il est extérieur à moi si vous voulez et bien voilà que je me positionne comme quelqu'un face au monde, comme sujet. (cfr Lévinas) Ce simple geste de reprendre un enfant c'est le tout début de ce processus par lequel un individu va pouvoir se positionner comme sujet face au monde, face aux autres. Ce processus de pouvoir se retirer hors du monde pour mettre le monde face à soi, ça se fait d'abord par les bras qui prennent d'abord bien sûr mais ça se fait aussi par la maison où on habite.

Par exemple, vous n'êtes pas ici chez vous. Pour qu'il y ait un extérieur pour vous, ici où nous sommes aujourd'hui, ça n'a de sens qu'à partir d'un chez vous, de l'appartement, de la maison que vous habitez, de ce lieu particulier que vous avez investi, en supposant que vous y soyez bien et qui est un lieu qui pour vous est hors du monde.

L'habitat d'un enfant, sa chambre, son lit, son doudou avec ses odeurs à lui, c'est cet endroit là qui est ce à partir de quoi il va y avoir un monde extérieur, ce à partir de quoi il va pouvoir se construire comme sujet. A cela aussi, il faut rajouter des éléments qui viennent construire ce à partir de quoi je vais pouvoir me rapporter au monde, ce qui va me contenir pour être un sujet, ce sont les rythmes par exemple. Un lieu par lequel je sors du monde où je retrouve des rythmes familiers, des odeurs

familiales, des rituels, où je retrouve l'heure du manger, quand on peut jouer, tout cet ordre qui est structuré et tout le temps le même, c'est une façon d'organiser ce chez-soi qui permet de se positionner face à un monde qui lui obéit à une autre temporalité, à un autre rythme.

A partir de quoi un enfant va se construire comme sujet ? Au sens strict, c'est à partir de chez lui, des bras de sa mère d'abord, de son lit ensuite, de sa maison finalement. Est-ce que les lieux d'accueil sont un chez soi pour l'enfant, qui contiendrait et permettrait de se sentir protégé par rapport à un monde extérieur ou au contraire est-ce un lieu qui pour les enfants est extérieur, qui ne le contient pas du tout, « je ne suis pas chez moi ! »

Peut-être que dans les lieux d'accueil on peut essayer de mettre un ordre, un rythme, on peut essayer de rassurer l'enfant par les mêmes odeurs, la même personne qui accueille l'enfant. Les lieux d'accueil doivent-ils se positionner comme un lieu à partir duquel l'enfant va pouvoir se construire par rapport au monde, être contenu, protégé par rapport à un monde hostile, qui nous échappe. Est-ce la fonction d'un lieu d'accueil d'être ce chez soi à partir duquel on peut se tourner vers le monde ?

Si c'est oui, peut-on le démontrer ?

Si c'est non, si on ne sert pas à ça puisque c'est le rôle des parents, de la maison, si chez lui c'est là-bas et pas ailleurs, alors que fait une maison d'accueil ? Quelle est la fonction ? Quelle est la fonction protectrice d'un milieu d'accueil si elle n'est pas un lieu où un enfant peut se retirer pour pouvoir déployer le monde extérieur ?

2. Une autre manière de comprendre la contenance, c'est dans un tout autre sens qui fait allusion plutôt alors à l'autorité. C'est une position d'autorité que vous devez avoir.

La première = position de protection qui permet à un enfant de se sentir protégé. Par exemple, quand on va en maternelle et que les enfants pleurent et qu'il ne veut pas quitter sa maman, l'institutrice se sent obligée de dire « allez madame, c'est pas grave, allez travailler je vais le prendre, on prend l'enfant dans ses bras. Est-ce vraiment une attitude protectrice pour un enfant ? De se retrouver tout d'un coup dans les bras d'une étrangère qu'il ne connaît pas, qui n'a pas la même odeur ? Est-ce que l'enfant se sent vraiment protégé alors que l'intention de l'institutrice est bien celle-là ? Va-t-il le vivre comme « on me met à l'abri du monde, dans des bras qui me protègent ou au contraire je me retrouve dans le monde dans des bras que je ne connais pas et c'est épouvantable ! Un lieu d'accueil peut-il protéger quand ce n'est pas « chez soi » ? Et quand le « chez soi » est un lieu qui est dangereux pour l'enfant il n'empêche que c'est « chez lui ».

L'autorité pour poser la contenance. Il y a 3 sens à développer. Je n'ai pas entendu les 3 sens mais en fonction de ce que je connais :

1) Fixer des limites pour contenir un enfant. On contient un enfant ou un adulte

quand on lui rappelle ce qu'il peut faire, ce qu'il ne peut pas faire, qu'il y a un cadre dans lequel on doit vivre, si on veut vivre ensemble. L'autorité peut être une attitude qui rappelle ce cadre où on va contenir et empêcher éventuellement certains débordements. Exercer cette posture peut passer par une certaine forme de violence. On va contraindre. Une violence légitime, pourvu qu'elle soit elle-même contenue dans la mesure où elle est assumée, voulue. Ce n'est pas parce que j'explose tout d'un coup que je deviens violent et que je tape le gamin, là c'est une faute grave. Saisir quelqu'un qui agresse une autre personne, l'arrêter dans son mouvement et exercer une force, une certaine forme de violence en sachant jusqu'où je peux aller. C'est une violence malgré tout quand bien même elle est réfléchie et maîtrisée. Ça peut donc passer par une certaine forme de violence, ça peut passer aussi par des sanctions, pas avec des bébés, mais à partir d'un certain âge.

Cette manière de contenir, c'est une posture qui n'est pas gaie, pas une partie de plaisir mais qu'il faut parfois assumer pour rassurer tout le monde, ça pose la question de quelles sont les limites au nom desquelles on peut exercer cette autorité, au nom de quoi ? Quelles sont les valeurs qu'on va transmettre et qui justifieraient qu'on exerce ce pouvoir sur de jeunes enfants ou de plus âgés.

Des valeurs au nom desquelles on estime qu'on est autorisé à exercer une certaine autorité n'ont de sens que si elles disent d'une façon ou d'une autre le réel qui est le nôtre. On peut avoir des valeurs complètement farfelue parce qu'elles reposent sur de l'imaginaire, du délire. Pour qu'on puisse s'y soumettre, il faut que cette valeur ait quelque chose à voir avec la réalité qui est la nôtre. En tant que philosophe, une des manières de dire ce que nous sommes en tant qu'être humain, cette réalité qui est la nôtre, celle à laquelle on doit se soumettre qu'on le veuille ou non c'est la suivante :

Nous sommes d'abord une **finitude**, on ne peut pas tout. Je n'ai que des pouvoirs limités, je ne suis que garçon ou fille, je ne peux pas faire tout et n'importe quoi. Si je mets ma main dans le feu, ça brûle et je me détruits. Il y a toute une série de chose où je suis fini et dès que je sors du cadre, il est légitime que les adultes me rappellent « Non, tu ne peux pas ! » Si je veux me jeter dans le feu juste pour rire, il est normal qu'un adulte me dise « arrête tes couillonnades, on ne fait pas ça ! » Pas parce que ce serait arbitraire de la part de l'adulte mais parce que ce serait une manière de dire on n'est pas tout, si on se brûle, ça fait mal. Et d'ailleurs, un enfant va toujours essayer d'expérimenter pour voir si c'est vrai ce qu'on lui dit. La finitude nous rappelle nos limites, c'est une valeur fondamentale. Au nom de cela, on peut toujours intervenir parce que dire non à un enfant, c'est lui rappeler la réalité qui est la sienne.

La deuxième chose, c'est une caractéristique de notre être, c'est ce qui va rappeler la **solitude** qui est la nôtre. Tout être humain, quel qu'il soit, est une solitude indépassable, ce qui ne veut pas dire qu'on vit seul, nous sommes dans l'intersubjectivité mais il n'empêche, quand bien même nous sommes dépendant des autres, nous sommes chaque fois seuls à vivre les relations qui sont les siennes. Dans toutes les relations quelles qu'elles soient, les autres nous échappent toujours.

On ne saura jamais ce que véritablement un enfant vit. On peut être bardé de diplômes en psychologie, avoir une expérience en crèche de 30 ou 40 ans, on ne sait jamais ce que quelqu'un vit, d'abord un enfant, puis en adulte, les parents, les collègues,... Il y a une solitude indépassable à laquelle nous sommes toujours renvoyés et qui justifie tous les malentendus, les problèmes de communication, et qui oblige que nous parlions. Parce que précisément l'autre m'échappe en permanence.

C'est ce que vit un enfant cruellement lorsqu'il prend conscience que sa mère n'est pas lui, comment ne pas être abandonné ? Il faut faire l'effort de parler, trouver un moyen pour rester en relation, parce que tout d'un coup on est renvoyé à cette réalité : ma mère n'est pas moi, je ne suis pas elle, ce qui lui arrive à elle, ce n'est pas à moi que ça arrive et vice versa. Comment malgré tout nouer une relation ?

La solitude est une réalité indépassable et toutes les valeurs qui vont rappeler cette solitude sont des valeurs qui sont justifiées.

Par exemple : on ne peut pas taper quelqu'un simplement parce que l'autre ce n'est pas moi. Ma vie s'arrête au bout de mes dix doigts. Après, ce n'est plus moi, l'autre c'est l'autre. L'autre ne se réduit jamais à ce que j'en perçois : c'est un imbécile donc je peux taper dessus, et bien non ! Même si je le pense, ce n'est pas moi quand-même et donc je n'ai pas le droit. Toutes les valeurs telles que l'interdit du meurtre Nous sommes une solitude, l'autre ne nous appartient pas et donc nous ne pouvons rien en faire. On ne peut pas le violer, le taper. Sa vie n'est pas la nôtre, il y a une béance qui doit être préservée.

C'est fondamental surtout par rapport au bébé parce que quand on dit que pour pouvoir contenir un bébé, pour l'aider à grandir, il faut pouvoir deviner ses attentes, ses besoins, il y a tout ce travail qu'une mère ou qu'un professionnel fait mais il n'empêche, vous ne saurez jamais par ce travail qui consiste à deviner quels sont les besoins et attentes d'un enfant. Vous ne saurez jamais en dernier ressort si vous avez tapé juste. Alors, peut-être que vous serez dans la bonne direction, ou juste à côté ou que vous n'aurez vu qu'une partie du problème mais on n'a jamais la certitude in fine qu'on a bien satisfait le besoin, qu'on a bien rencontré le besoin de l'autre. Il y a une béance qui fait que la question restera toujours pendante. Le tout n'est pas d'en faire un prétexte pour ne pas être en relation mais juste de le savoir. On doit faire l'effort mais sans jamais pouvoir

prétendre qu'on a le dernier mot concernant autrui. Il est légitime qu'une autorité rappelle toutes les valeurs qui tournent autour de la solitude. C'est contenir une personne que de lui rappeler « tu ne peux pas tout » et « tu n'es pas tout » = « l'autre ce n'est pas toi »

3. **Incertitude.** Rien ne nous est dû, ni à nous même en tant que professionnel, on peut faire un travail de qualité, ce n'est pas pour cela qu'il vous est dû de recevoir des subsides. On peut être révolté, mais la vie concrète dans laquelle nous sommes nous rappelle que c'est comme cela que ça va. Le fait que rien ne vous soit dû, ça nous invite à une chose : si rien ne nous est dû, si vous voulez quelque chose, battez-vous ! N'attendez pas parce que vous n'aurez jamais rien ! Il y a des moyens politiques et autres mais si vous ne vous bougez pas, ça ne marchera pas.

La contenance, ça peut être aussi prendre position d'autorité, on est juste dans l'autorité quand on rappelle des valeurs qui ne sont pas des valeurs simplement culturelles, farfelues mais qui sont des valeurs qui disent quelque chose de la nature humaine. On essaie de viser à travers ces valeurs quelque chose qui est notre humanité, même si c'est encore imparfait, ces valeurs sont toujours discutables finalement.

L'autorité ne se réduit pas à ça ! L'autorité qui contient n'est pas que l'autorité par laquelle on va rappeler des valeurs. Il y a 2 autres formes d'autorité dont on aurait pu parler ici mais je ne les ai pas entendues.

La deuxième forme d'autorité c'est l'**autorité naturelle** : il y a des personnes qui dégagent une autorité de part ce qu'elles sont, de par leur manière d'être, qui en impose, quand on les voit, on se tient à carreau, on ne fait pas n'importe quoi. C'est une forme d'autorité naturelle qui ne s'enseigne pas, qui ne se maîtrise pas, on l'a ou on ne l'a pas. C'est une autre posture que l'on peut avoir qui peut être cette autorité naturelle et qui peut être une manière d'être qui va soutenir, contenir, cadrer. Avec cette personne-là, je me sens bien, rassuré, ça me permet d'aller de l'avant.

La troisième forme d'autorité c'est l'**autorité contenante**, qui ne consiste pas à rappeler des valeurs mais qui consiste à laisser vivre des expériences. Ça demande d'être soi-même suffisamment fort, armé que pour s'autoriser à laisser les enfants parfois très jeunes vivre des expériences qui pourraient être potentiellement dangereuses. En partant du principe que « on n'apprend que par l'expérience » et que plutôt que d'intervenir parce que j'ai trop peur et que je veux me protéger moi de peur d'avoir des ennuis avec la famille, l'ONE, c'est d'avoir cette assise : je sais qu'il faut laisser un enfant faire des expériences, jouer avec le feu, c'est en prenant des risques que l'enfant grandit, c'est quand il se confronte au problème, quand je l'autorise à se confronter au problème que je l'aide à pouvoir s'approprier des angoisses, de l'espoir de la rage, je l'aide aussi à se réapproprier ce que c'est que l'effort. Qu'il se casse la figure et puis qu'il

réessaie, ce n'est pas grave et c'est en le laissant ainsi vivre l'expérience que j'aide quelqu'un aussi à se construire et à devenir quelqu'un cad en proposant ce cadre sécurisant qui permet à quelqu'un de se mettre en danger (paradoxe).

La famille devrait être ce lieu-là où je permets à mon enfant de se casser la figure. Ce n'est pas grave, tant qu'il est l'enfant de ses parents, ce qu'ont les parents qui assument. On apprend à l'enfant qu'il faut bien y passer. Or beaucoup de parents font le contraire et on l'empêche de vivre. Les crèches et autres lieux d'accueil autorisent-ils un enfant sous le contrôle des adultes qui sont là de prendre des risques ? Ou au contraire, vous pourri-t-on la vie avec des contraintes pour que surtout aucun risque ne soit jamais pris ? Et que tout le but du jeu c'est de faire tout ce qu'on doit pour ne jamais pouvoir être inquiété et qu'on me reproche par la suite de ne pas avoir pensé à ceci, à cela. Dans quel jeu éducatif est-on ? Est-ce qu'on contient en empêchant les risques d'être pris ou est-ce qu'on contient en proposant un cadre qui permet à de jeunes enfants d'expérimenter des choses qui vont l'aider à grandir, quitte à se casser la figure ?

La question éthique est posée. S'il est vrai qu'il faut laisser expérimenter les choses, les endurer soi-même pour comprendre ce que c'est et pour voir que les adultes qui me parlent me disent vrai. Il faut pouvoir aider les enfants à prendre des risques et habiter ce corps qui est le leur, faire sienne cette vie qui est la leur. La question qui va se poser aux éducateurs et aux parents, c'est jusqu'où va-t-on permettre les risques ? Si on part du principe qu'on ne peut pas prendre de risques, on tue les enfants, on les met dans une bulle qui les protège tellement de la vie que le jour où ils seront confrontés à des difficultés, c'est fini.

C'est l'exemple de cet enfant dont les parents croyaient avoir bien fait en le protégeant de la confrontation à la mort : surtout ne pas voir papy qui est mort. C'est enfant a grandi en étant toujours protégé de la mort, de la confrontation aux cadavres. Le premier jour où il y a été confronté c'est quand un de ses 2 parents est mort. Il était devenu un adulte incapable de rentrer dans la chambre où reposait le cadavre de son père. Il était tétanisé. C'est apprenant la confrontation à la difficulté, à la douleur, aux échecs, qu'on apprend à habiter cette dimension là de notre existence et qu'on peut aller de l'avant par la suite.

Donc il y a 3 formes d'autorité que vous pouvez incarner et qui sont autant de manières d'aider un enfant à être contenu pour qu'il puisse grandir, c'est

- En donnant des **limites** pourvu que vous soyez au clair sur les limites que vous voulez donner
- Cette autorité **naturelle** dont vous êtes peut-être investi si pas vis-à-vis des adultes, peut-être vis-à-vis des enfants. Vous devez en avoir conscience pour ne pas en abuser et l'utiliser à bon escient.

- Cette autorité **contenante**, autorité de sagesse qui permet l'expérience, qui permet à des enfants de prendre des risques et où il n'y a plus en vous de peur par rapport à ce qui pourrait se produire, ce qui donne une assurance à un enfant

Ce sont les 4 sens qu'on pourrait donner à la contenance pour les aider à être contenu. Il existe un élément qui traverse ces 4 sens.

Il ne suffit pas d'être contenant en protégeant ou en faisant ce que l'autorité nous appelle à faire dans les 3 sens dont je viens de parler.

Quelque soit la manière que vous aurez pour contenir des enfants, c'est de passer par le langage. Dans le cadre de la protection ou dans le cadre de l'autorité (3 formes), on ne contient qu'en parlant.

Parler ça aide à contenir aussi en soi. Selon les philosophes contemporains, un enfant au point de départ n'est pas vide, n'a pas rien en lui et qui devrait ensuite devenir un individu avec une connaissance. Un enfant est d'abord une présence à soi et il n'est que cela sous un mode particulier, sur un mode affectif. Un enfant au point de départ est déjà en possession de soi de tous les pouvoirs dont il est pourvu pour l'instant, qui ne sont pas les pouvoirs qu'il aura demain et il peut faire tout cela alors qu'il n'a aucune conscience et aucune pensée du simple fait qu'il se ressent.

Quand vous prenez une expérience humaine, par exemple, vous allez vous lever pour repartir, vous pouvez par votre conscience tout entier, concentré sur ce que vous êtes en train de dire à votre voisin, vous êtes en train de marcher... Ce qui extraordinaire dans ce type d'expérience c'est que vous savez que vous marchez alors que vous n'y pensez pas et que vous n'en avez pas conscience explicitement. Quelle est la nature de ce savoir ? C'est la base de l'intersubjectivité humaine, je le ressens. Ce que je ressens, c'est ce que je suis !

Un enfant qui vient à la vie, avant même de sortir du ventre de sa mère, on sait qu'il se ressent déjà. Non pas qu'il réagisse à des sensations extérieures mais toutes les sensations extérieures qui lui viennent, il les vit comme ce qu'il ressent en lui, sans savoir que ça vient de l'extérieur. Il a un pur affect. Mais, autant un enfant est déjà sujet sous la forme d'un pur affect qui ne se pense pas encore, qui n'a pas encore conscience de lui, du monde, des autres, il n'empêche, cet affect est un pur chaos. Je me ressens mais je ne sais pas ce que je dois faire avec ce que je ressens. Un enfant est complètement perdu quand il est angoissé, il ne sait pas ce que c'est que cette angoisse. Il ne sait même pas que c'est de l'angoisse, c'est une souffrance, une panique qu'il ressent, qu'il ne peut pas nommer mais quand on ne sait pas nommer les choses on ne sait pas quoi en faire. Ce que l'on montre en philosophie et qui rejoint des études psychologiques, pour qu'un individu puisse se mettre en scène, puisse se déployer et déployer toute cette vie affective qui est la sienne, il faut qu'il

puisse prendre appui sur des manières de dire les choses. Si vous me laissez sans langage, je ne suis qu'un tas d'affects qui partent dans tous les sens et qui me détruisent littéralement parce que je ne sais pas par où ça commence, ni par où ça finit, je ne sais pas m'en débarrasser. Mais si vous me donnez un langage, vous ne faites rien d'autre que me donner un point d'appui qui va permettre à un affect tout d'un coup de se déployer. Voilà où ça commence et voilà ce qu'on peut faire pour essayer de s'en libérer. Par exemple la tristesse, quand on apprend pas aux enfants à pleurer, ce sont des enfants qui se retrouvent avec une tristesse qui devient un désespoir innommable, ils ne savent plus comment s'en libérer. Vous avez alors des passages à l'acte.

Quand simplement en tant qu'adulte, on s'autorise à pleurer devant un enfant parce qu'on est triste dans ce qu'on vit ou qu'on est triste avec lui, qu'on se sépare, vous pouvez pleurer ! C'est une horreur de se garder de pleurer sous prétexte qu'en tant que professionnel « on doit se contenir », on doit être civilisé. Il faut pleurer, c'est apprendre à cet enfant comment on peut exprimer de la tristesse lors d'une séparation, comment on peut faire quelque chose de toute cette boule qu'on a en soi et qui de fait nous poursuit quand on ne la fait pas sortir. Les mimiques, le langage corporel, les cris, les larmes peuvent être mis en scène pour qu'à force de pleurer, je peux me libérer de ce tas d'affects.

Le langage est incontournable parce qu'en apprenant, en donnant des mots, ce qu'on fait avec un enfant n'est pas tellement le contenir mais lui donner un point d'appui qui va lui permettre à lui aussi de mettre en scène toute cette vie affective qui est la sienne. C'est comme ça qu'on va pouvoir l'aider à se libérer des affects dans lesquels il est parfois enfermé.

Le langage se fait contenant, aide à pouvoir vivre cette vie et vivre ce que nous sommes dans la mesure où nous sommes pleinement ce que nous sommes que :

- Si d'une part on accepte ce qu'on devient
- Si d'autre part, en plus je peux au moins être ce que je suis face à une personne.

Ce sont ces 2 conditions qui vont faire que je suis pleinement moi. Tant que j'accepte d'être veuf, j'accepte que mon mari est mort je l'accepte dans ma tête parce que ça ne regarde personne, alors on a toujours un problème. Le jour où vous arriverez à dire à une personne « je suis veuve », c'est aller jusqu'au bout de soi-même, dans les yeux de l'autre.

Quand vous parlez à un enfant, quand vous essayez de nommer ce qu'il vit parce qu'il n'a pas encore le langage, pas encore les manières de la dire, ce que vous essayer de faire c'est de lui donner ce sur quoi il va prendre appui lui-même pour pouvoir un jour se dire. Mais c'est aussi essayer, pourvu que vous tapiez juste, de

le reconnaître, de l'aider à pouvoir exister tel qu'il est pleinement. Ce sont 2 choses qui sont faites par le biais du langage.

On a raison de croire que le travail de contenance qui aide une personne à grandir passe quoi qu'on fasse toujours par le langage. Le langage sans protection ou sans autorité c'est un langage qui parle pour ne rien dire. C'est toujours à l'intérieur d'une posture me semble-t-il que le langage devient parlant.

Quelles sont les conditions pour pouvoir exercer cette contenance, pour pouvoir être un adulte qui essaie d'offrir ce cadre, langagier ou autre, qui va aider un enfant à pouvoir exprimer ses émotions pour s'en libérer, pouvoir grandir et se réapproprier sa vie ?

Au-delà des moyens, sur lesquels en tant que philosophe je n'ai pas de prise, sur le plan personnel, il y a un travail à faire. Si je suis angoissé, comment contenir un enfant angoissé ?

Si moi-même je suis angoissé, en colère, j'ai peur, ce que je deviens quand je suis pris par ces émotions-là, c'est quelqu'un qui ne peut plus être contenant.

Le dernier réflexe professionnel qu'on peut encore avoir quand on se laisse submerger par les émotions, c'est celui de passer le relais. Pourvu que le relais soit possible... Ce n'est pas de la lâcheté, ni de la fuite, c'est encore un geste professionnel. Ça doit être reconnu dans les institutions dans lesquelles vous travaillez. Un bon professionnel ne doit pas savoir faire face à toutes les situations tout seul. Quand je suis submergé, il faut que l'institution ait prévu, même si je suis tout seul, un relais : qui appeler ?

Comment peut-on essayer malgré tout pour ne pas se laisser tout le temps submerger par ses émotions ? Vous ne pouvez être contenant que pourvu que vous-mêmes vous soyez appropriés en tant que professionnel la **solitude** qui est la vôtre, l'**incertitude** qui est la vôtre, la **finitude** qui est la vôtre. Tant que vous ne supporterez pas ce que vous êtes, vous serez chaque fois terrorisé. La seule manière de faire n'est pas de fuir cette réalité mais bien au contraire de faire tout un travail qui permet de se réapproprier et d'habiter cette réalité qui est la nôtre.

L'aspect positif de se réapproprier la solitude qui est la sienne. Par exemple : ce n'est qu'à cette condition là, quand on accepte que je suis seul à être qui je suis et que l'autre ne m'appartient pas, donc cet enfant n'est pas moi, il ne se réduit pas à ce que j'en perçois... Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut commencer à écouter quelqu'un.

Tant qu'on est au contraire dans une attitude où l'on veut être aimé par les gens qui sont en face de nous : « surtout ne m'abandonnez pas, ne me laissez pas tout seul, ne me rappelez pas que je suis tout seul », tant qu'on est dans une relation où l'on essaie d'avoir l'amour des enfants pour la raison qu'on ne supporte pas la solitude qui est la nôtre, vous ne pouvez pas être dans une relation vraie avec

ces enfants. Vous êtes peut-être dans une relation chouette, agréable mais ce n'est pas une relation vraie parce que tout ce que vous êtes en train de faire est biaisé, déformé par cette attente que vous avez qui est que « l'autre doit m'aimer ». Et plutôt que d'être vrai et de dire à un enfant « ça tu ne fais pas, je suis désolé », on a peur que l'enfant ne nous aime plus. Quand on accepte que l'autre n'est pas moi, on accepte que l'autre n'est pas là pour nous aimer. Si vous devez être aimé, c'est pas du côté des enfants qu'il faut chercher, c'est du côté des adultes. Les enfants ne sont pas là pour vous aimer.

La deuxième chose qu'on gagne également, c'est qu'à partir de là, on peut autoriser l'autre à être en colère. Je dis « Non » à l'enfant et il a le droit d'être en colère, il a le droit de me détester. Je comprends que si l'enfant face au refus est mécontent, ça lui appartient et je le respecte. Le langage m'y aide « J'ai dit non et je comprends bien que tu es en colère ».

La solitude, quand on se la réapproprie nous permet de tenir des positions qui ne sont pas faciles à tenir mais qui nous permettent d'être vrai.

2^e exemple : Quand on se réapproprie sa finitude, en tant que professionnel, on s'autorise à ne pas être tout face aux enfants dont on s'occupe. Si on est dans le « je dois tout pour les enfants et leurs familles », on se met dans une position qu'on ne pourra jamais totalement assumer. Devoir tout mettre en œuvre dans son travail, c'est une chose, mais se dire qu'on a à réaliser tout, c'en est une autre ! Je devrais pouvoir dire mes limites. Avec 100 enfants, je ne dois pas tout accepter, je ne peux pas tout.

Pour avoir cette fonction contenante, où on ne perd pas pied dès qu'on est contrarié, il faut essayer d'habiter la réalité qui est la nôtre. Cette réalité tourne autour de ces 3 dimensions : la solitude, la finitude, l'incertitude.